



**HAL**  
open science

## James Hillman, l'âme pluridimensionnelle

Joël Thomas

► **To cite this version:**

| Joël Thomas. James Hillman, l'âme pluridimensionnelle. Artus, 1985, 19, pp.22-24. hal-04660871

**HAL Id: hal-04660871**

**<https://hal.science/hal-04660871>**

Submitted on 24 Jul 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# James Hillman

## l'âme pluridimensionnelle

*Les questions essentielles sont toujours les mêmes.  
Seule la façon de les poser varie, en fonction des regards déformants  
que leur appliquent les différents systèmes de pensée engendrés par les civilisations.  
Ainsi, et jusqu'à une date récente, les deux piliers de la connaissance occidentale  
étaient la religion monothéiste et un positivisme scientifique,  
en réaction ouverte contre elle. La première portait des jugements de valeur,  
le second décrivait seulement, et en faisait sa fierté. D'où un malaise de la conscience,  
et un grand soulagement quand, avec Freud, puis Jung,  
et de façon générale la démarche anthropologique, apparut une approche  
renouvelée et plus fondamentale de notre psychisme.  
Dans cette perspective, Joël Thomas se fait notre éclaircur pour mieux  
explorer une œuvre dont Artus s'est souvent inspiré.*

Le beau livre de James Hillman, *Le polythéisme de l'âme*, permet de dresser un bilan d'une nouvelle approche de notre psychisme et d'en saisir l'originalité. Dans le droit fil de la pensée jungienne, l'auteur reprend ce qu'il y a de meilleur chez le psychanalyste suisse, et l'actualise en le développant. Selon Hillman, l'effort de rénovation passe par la redéfinition de trois termes : *polythéisme*, *pathologisation*, *anima* ; il articule tout son livre autour de ces trois notions.

Comme Jung, James Hillman est un de ces novateurs, de ces «défricheurs» auxquels la philosophie moderne doit beaucoup. Par sa culture, il s'apparente à la fois à l'école américaine (il a enseigné à Yale, Chicago et Dallas) et à l'école européenne (il dirigea l'Institut Carl-Gustav Jung de Zürich). Parmi ses publications, *Le polythéisme de l'âme* apparaît comme la synthèse d'une longue démarche, jalonnée en particulier par des articles dans la revue américaine de psychanalyse *Spring*, la publication du *Mythe de la psychanalyse* (Imago), de *Pan ou le cauchemar* (id) et d'*Anima et Animus* (Seghers), en collaboration avec Emma Jung. Hillman chemine sur ces voies difficiles où tout est à créer pour vaincre la vieille malédiction de la rupture entre croyance et savoir.

La première partie définit le polythéisme, réaction contre le monothéisme. C'est pourquoi le maître mot en est sans doute la notion de *liberté*, à travers le souci de privilégier la «multiplicité des voix» ; il faut savoir avant tout «casser» les visions déformantes pour mieux appréhender le réel, et se libérer de discours réducteurs et mutilants, forcément insuffisants dans leur souci de ramener nos comportements à une norme, un modèle spirituel. Ces visages du monothéisme — Hillman se garde de les confondre avec le jaillissement créateur des Evangiles, les textes d'un saint François d'Assise ou d'un Maître Eckhart — ne sont plus que des idéologies ; une pesanteur sociologique s'est emparée d'eux, les a institutionnalisés. A ce titre, ils sont devenus simplificateurs, générateurs d'intolérance et de repli sur soi, coupés de l'ouverture à autrui, de la générosité et du don. Ils ne proposent plus la vie dans sa diversité et son flux, oubliant qu'il y a autant d'expériences possibles que d'individus.

Pour échapper à la vision «monothéiste», et manichéenne, du monde, perçu à travers des couples d'opposés (esprit/matière, âme/corps, bien/mal, haut/bas, etc.), Hillman réhabilite à la fois la vraie vie de l'esprit et un sens profond de ce qu'est un mouvement dynamique, une dialectique, en réintroduisant la division tripartite des platoniciens (corps/âme/esprit). Il a raison, car elle définit la structure de l'être en termes beaucoup plus féconds : *entre* le corps et l'esprit, la psyché, l'âme, devient un médiateur, un centre de forces dont la prise en compte est indispensable pour comprendre le bon fonctionnement de l'ensemble. Alors, plus de ce réductionnisme abusif imposé par le monothéisme chrétien lors des premiers conciles : cette vision particulièrement *saine*, qui reprend ce qu'il y a

de meilleur dans le néo-platonisme, fait de la psyché le lieu d'une multiplicité de voix, d'un « bavardage » complexe. L'âme devient le relais grâce auquel nous captons des forces qui nous dépassent mais nous nourrissent en même temps, les archétypes. Avant toute chose, il faut savoir écouter ce bavardage (et surtout ne pas le museler) car il est la Vie : l'âme nous relie au monde et c'est par elle que nous le connaissons.

Or, pour Hillman, nous avons trop été culpabilisés par le monothéisme dans l'idée que nous étions malades, ou fautifs. L'homme est tout autant à l'image des dieux quand il est ridicule, enragé, torturé, que quand il sourit. Cette conception infiniment plus « habitable » des forces qui nous traversent a l'avantage de nous rendre responsables sans nous culpabiliser. Elle tient simplement compte du fait que nous ne sommes plus dans un monde de perfection, mais dans l'existence humaine, bien éloignée de la Source divine, et cependant de même centre. Effectivement, dans toutes les mythologies, les « gestes » héroïques individuelles succèdent aux cosmogonies et aux théogonies et, dans un monde abandonné à l'homme par les dieux, se créent des situations de plus en plus complexes et particulières. La complexité devient alors un facteur stimulant, et la quête est toujours perçue comme un décryptage. Le cycle arthurien et la Quête du Graal s'ouvrent sur cette phrase de Merlin : « Ici s'achève le temps des Dieux pour que commence celui des hommes ». Cela ne veut nullement dire que les Dieux sont morts, ou absents, mais que l'homme doit désormais s'assumer lui-même en retrouvant et en développant en lui les énergies divines.

On comprend alors le sens de l'*infirmis* de l'archétype : la notion de pathologie est indispensable parce que, dans notre monde, la raison ne gouverne pas seule. « Si les dieux sont l'arrière-plan réel de notre vie et si nous sommes à leur image, alors notre maladie est également d'origine divine » (p. 71). En particulier, il faut bien prendre en compte le fait que la nécessité, *anankê*, *necessitas*, manifestée dans la psyché sous forme de fantasmes d'anxiété et de chaos, existe en soi, qu'elle n'est pas une « maladie » qui nous serait propre. Cette notion d'*anankê*, caractérisant le comportement de l'âme inférieure, est définie à la fois comme activité créatrice (car l'*anankê* est une *arché*, un principe primordial selon Platon) et comme une forme de comportement pathologique, puisque l'anormal est impliqué dans tout acte d'existence, que la vie psychique est fondée sur le complexe, et qu'« on n'en finit jamais de pathologiser ».

La norme n'est donc au fond que le style particulier du fantasme qui habite chaque société. Mais il y a de la grandeur à être « anormal » : c'est même la condition à tout acte de création authentique. Ainsi l'artiste, ou le génie, ne sont plus des marginaux inexplicables.

Cela nous conduit à la troisième partie du message de James Hillman. Nous savons maintenant que « le multiple contient l'unité de l'Un sans perdre pour autant les possibilités du multiple » (p.50). Il reste à trouver sur quelle partition va s'exprimer ce dialogue de l'Esprit et de l'Âme. La réponse de Hillman est particulièrement intéressante. Pour lui, il faut marier Eros et Psyché, habiter à la fois « les Cimes et les Vallées » : rien d'harmonieux ne saurait être trouvé qui sacrifie à une seule des composantes de notre être. Le malaise psychologique révèle certes une faim spirituelle, mais on ne peut pas non plus se couper des contingences, des exigences, des joies du quotidien. Pas question d'échapper à l'Histoire ; il faut la dépasser en l'intégrant. Dans le mariage de l'Esprit et de l'Âme, l'Esprit joue le rôle d'une lumière qui éclaire les ombres des vallées ; mais en même temps, il en révèle les contours ; le découvreur et ce qu'il découvre s'enrichissent mutuellement ; l'ordre s'intègre dans le désordre, sans le tuer. « Le verbe participe au bavardage général » : le Moi a su préserver à la fois sa dimension spirituelle et ses ancrages dans une réalité du corps et de la vie qui contribuent aussi à lui donner son poids. De même, dans cette belle épopée initiatique qu'est l'*Enéide* de Virgile, on trouve à la fois un monde de chair et de sang, de souffrance et de vision terre-à-terre, mais aussi un univers où l'Esprit vient illuminer les hommes : « Ainsi... le génie de Virgile réside surtout, par-delà ses multiples facettes, dans son aptitude à assumer deux tendances aussi apparemment antithétiques : l'univers régressif, éclaté, disparate, des images obsédantes, et au contraire le monde tendu, orienté, ascétique, de la progression héroïque. Là est la vie, dans l'unité et la diversité à la fois.

On ne peut isoler l'œuvre de James Hillman de l'ensemble des filiations jungiennes. En Europe, nous mentionnerons d'abord le groupe de Zürich et l'Institut C.J. Jung, et l'influence de Jung sur les psychanalystes allemands (en particulier le groupe de Munich). En Suisse, nous citerons surtout l'œuvre du psychanalyste Ch. Baudouin. En France, l'influence de Jung sur la pensée de G. Durand ne fait pas de doute, et des publications comme les « Cahiers de la psychologie jungienne » ou des collections comme « L'Esprit jungien », dirigée par Michel Cazenave, montrent la vitalité des épigones de Jung. On connaît aussi son influence sur la psychocritique de Ch. Mauron. G. Aigrisse a écrit une passionnante *Psychanalyse de la Grèce antique* (Paris, Belles Lettres, 1960). Aux Etats-Unis, Hillman est une des figures marquantes d'un groupe très actif. Enfin, mentionnons l'influence indéniable de Jung sur des mythologues et des ethnologues : Kerenyi, Zimmer, Diel et surtout Mircea Eliade. Pour plus de détails, cf. Ch. Baudouin, *L'œuvre de Jung et la psychologie complexe* (Payot, 1963).

C'est sur les bords du lac Majeur, à Ascona, que Jung anima le premier, en 1933, les Journées d'Eranos, dans le beau site de la Fondation, qui a été un foyer de regroupement géographique, mais surtout un modèle d'ouverture d'esprit, une communauté de chercheurs dépassionnés et désintéressés, désireux d'approfondir l'herméneutique perçue comme «science de l'individu». Outre Jung, s'y sont succédés, entre autres, M. Eliade, H. Corbin, K. Kerényi, L. Massignon ; aujourd'hui, G. Durand et J. Hillman comptent parmi les représentants les plus marquants. Chaque année, la Fondation publie ses Annales (*Eranos Jahrbücher*), mondialement connues et diffusées.

## Joël Thomas

Joël Thomas est maître de conférences de latin à l'Université de Perpignan. Collaborateur de Gilbert Durand au sein du Centre de recherches sur l'imaginaire, particulièrement attentif à la symbolique de l'Antiquité classique, il a étudié les *Structures de l'imaginaire dans l'Enéide* (Belles Lettres, 1981). «Fasciné» par les points de convergence entre les mythes et les rites gréco-romains et la tradition celtique, Joël Thomas prépare un livre sur *Les voyages héroïques*, à paraître dans la collection «L'Île verte» (Berg).

Le livre de James Hillman apporte donc, pensons-nous, une réponse particulièrement adaptée aux questions que se pose notre temps. Comme l'œuvre de Jung, et comme la démarche anthropologique dans ce qu'elle a de meilleur, il concilie une approche «profonde» et une réalité quotidienne. Hillman aime à répéter qu'il est avant tout psychothérapeute. C'est pourquoi il n'a pas voulu se couper d'une efficacité dans l'aide qu'il peut apporter à des personnes souffrantes. Il ne s'agit pas de renvoyer les malades à leurs problèmes, avec la formule commode que tout doit passer par une prise de conscience personnelle. Il veut nouer un *dialogue* et utiliser le langage comme thérapie.

Mais Hillman dépasse aussi ce plan, car, estime-t-il, *derrière* nos problèmes psychologiques il y a, même si nous ne le savons pas toujours, *un manque d'être*, un creux à combler. Perspective particulièrement dynamique et féconde dans ses implications ; le «mariage» du *Puer*, de l'esprit, et de la psyché devient alors l'équivalent du processus d'individuation chez Jung : une alchimie spirituelle résultant d'une intériorité croissante.

Nous pensons que la réussite de Hillman est d'avoir su, comme Jung, concilier *audace et prudence*, innovation et rigueur. Il a associé la démarche scientifique du praticien et de l'analyste (qui tire tout le profit possible des sciences «exactes» et expérimentales) et l'ouverture vers d'autres dimensions de l'être. Il échappe au danger d'un discours passéiste ; bien au contraire, il se veut ancré dans le quotidien, la variété, et le «bavardage» de la psyché. Mais il sait ne pas tuer les forces de l'imagination et leur fait retrouver une tradition qu'elles revivifient. Ainsi les aspirations de cette part de nous qui souffre d'un manque d'être ne sont pas déçues par ce discours à la fois ouvert et exigeant. La meilleure preuve de la pertinence de cette approche conciliant modernité et tradition, c'est qu'elle rejoint, par les voies de l'analyse et de la science contemporaine, la philosophie des néo-platoniciens et de Plotin pour qui l'Un n'exclut nullement les individus et leur vie propre.

Ainsi Hillman, tout en se défendant — avec raison — de faire de la métaphysique (p. 29), retrouve les voies de la grande métaphysique, celle des présocratiques et des néoplatoniciens. Peut-on faire meilleur compliment à cette réflexion qui puise jusque dans les racines de l'arbre de notre conscience, tout en restant attentive au moindre frisson de ses feuilles ? Il réussit à nous montrer que notre dignité d'hommes vient à la fois de notre unicité (car, comme l'écrit Jung, «la psychothérapie n'a pas affaire à des névroses, mais à des êtres»), et de notre appartenance à une Unité qui nous transcende. Les forces de l'imagination, d'abord suscitées, trouvent alors toute leur signification dans une coïncidence avec (et non pas dans une réduction à...) un imaginal. Dionysos «ressuscité» par beaucoup de courants de notre civilisation occidentale, frustrée en son jaillement libérateur, se réconcilie avec Apollon, mais le dieu tutélaire de ce **Polythéisme de l'Âme** est sans doute Hermès ; et Hillman cite Forster, déclarant dans la conclusion de ses **Aspects du roman** : «Si un dieu doit être spécialement invoqué, choisissons Hermès, le messager, le voleur, le conducteur des âmes».

Raison supplémentaire d'espérer et d'aller plus loin dans cette voie, il n'est peut-être plus tout à fait vrai que notre époque vit, comme l'affirmait Jung, dans un état sociologique de «mort de Dieu» : l'insatisfaction grandissante des nouvelles générations devant l'indigence spirituelle de nos sociétés rend de plus en plus nécessaires des démarches exploratrices analogues à celle de Hillman, et montre les limites de l'homme «unidimensionnel» dénoncé par Marcuse.

Et nous laisserons le mot de la fin à Jung. Avec la malice qui le caractérise, mais aussi dans une belle profession de foi et d'espérance, il avait dépassé les polémiques autour du clivage entre science et religion, en faisant graver au-dessus du seuil de sa maison : *Vocatus atque non vocatus, Deus aderit* («appelé ou non, le Dieu viendra»).

Joël Thomas